



Gr. 55.

DISCOURS  
SUR  
LA MÉTAPHYSIQUE

PAR MR MERIAN

*lû dans l'Assemblée publique de l'Académie  
Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse  
du 6. Juin 1765.*



---

À BERLIN,  
CHEZ CHRÉTIEN FRÉDÉRIC VOSS.

1765.

DISCOURS

SUR

LA MÉTAPHYSIQUE

PAR M. MERIAN

Le livre l'effort de l'homme de l'âme  
dans le monde de l'âme de l'âme  
de l'âme de l'âme



---

A. BERLIN  
chez CHRISTIAN ANTONIO YOUNG  
1788





## PRÉFACE.



Dans les Discours qui se prononcent aux assemblées solennelles de l'Académie, nous nous proposons, pour l'ordinaire, de faire respecter & chérir du public les Sciences & les Lettres, que dans nos assemblées ordinaires nous travaillons à étendre & à perfectionner. Nous croyons ne pouvoir mieux remplir les intentions de

notre auguste Protecteur, en l'honneur  
duquel ces fêtes Académiques sont insti-  
tuées.

C'est sans doute ce qui a engagé plu-  
sieurs de mes illustres Confreres à faire  
imprimer séparément ces sortes de Dis-  
cours, pour rendre plus générale l'utilité  
qui en devoit résulter. Fondé sur les  
mêmes motifs, je ne fais icy que suivre  
leur exemple.

J'aurois souhaité de pouvoir faire à l'é-  
gard de toute une science, & de la plus  
abstraite des sciences, ce qu'ils ont si  
heureusement exécuté à l'égard des su-

---

jets particuliers qu'ils l'ont traité. Ce  
n'est pas que je n'aye senti la difficulté  
de mon entreprise; mais je me suis dit  
que si je réussissois mal, cette difficulté  
même me serviroit d'excuse.

Ce Discours est composé depuis envi-  
ron dix ans. Il étoit destiné pour une  
de nos assemblées publiques, où il n'a  
point été lû. Dès lors je l'ai perdu de  
vûe, & si totalement oublié que ce n'est  
que depuis peu, & par hazard, qu'il  
m'est retombé entre les mains. Comme  
je n'ai eu le loisir que d'y faire quelques  
corrections fort à la hâte, je ne serois

---

point étonné que l'on y trouvât des fautes de plus d'une espece. Mais ce que j'ai pû y faire, & ce que je pense avoir fait de mieux, ce sont des retranchemens considérables, qui le réduisent aux deux tiers de ce qu'il étoit.

Pendant les années dont je viens de parler, il a paru, sur les mêmes matieres, des ouvrages dont je sens tout le mérite. Dans la dissertation qui a remporté le prix de l'Académie en 1763, & dans celles qui ont concourû, on traite à fond quelques-uns des articles que mon plan ne m'a permis que d'ébaucher.

---

Je me suis plû à rendre justice aux hommes célèbres de toute nation & de toute secte, & je crois n'avoir aucun trait de partialité à me reprocher. C'est même pour éviter tout air d'adulation que je me suis abstenu de désigner par leur nom les philosophes vivans, & que j'ai privé mon ouvrage d'un des plus beaux ornemens que je pouvois lui donner.

Si l'on lit ce Discours avec la même indulgence avec laquelle on l'a entendu, j'aurai lieu d'être très satisfait. Mais je ne serai point mécontent si l'on y trou-

---

ve à reprendre. J'ai osé penser librement, & dire ce que je pensois. J'oserai me corriger si j'ai tort. Sans cette double disposition d'esprit, on n'est pas digne du nom de philosophe.



Com-



 Comme toutes nos connoissances ti-  
rent leur origine des sens; il  
falloit que les êtres sensibles, les  
corps qui nous environnent, le spectacle du  
monde matériel fussent les premiers objets  
de la curiosité de l'homme. Elle ne s'exer-  
ça d'abord que sur des choses individuelles:  
ensuite l'on compara ces choses; l'on remar-  
qua leurs différences, leurs rapports, les  
changemens qu'elles subissent. Après avoir  
recueilli un grand nombre d'observations, on  
essaya de les lier; & l'on parvint à des ana-  
logies, à des hypothèses, à des points de vûe  
généraux. C'est ainsi que la Physique, gros-

A

fiere dans ses commencemens, se perfecti-  
onna par degrés, s'affujettit tous les phéno-  
menes dont l'espace & le tems font remplis,  
& travaillant sur le fonds immense de la  
Nature, devint inépuisable comme elle.

La matiere & le mouvement sont les plus  
hauts points où l'on puisse remonter dans  
la recherche des causes naturelles; mais  
qu'est ce que la matiere & le mouvement?  
Icy s'ouvre une nouvelle perspective. Ce  
ne sont plus ces corps que l'on voyoit, que  
l'on touchoit, dont on mesuroit la grandeur,  
déterminoit la figure, calculoit la vitesse;  
mais des atomes, des élémens, des êtres  
simples, des forces, des représentations;  
c'est un Monde transcendant, gouverné par  
de nouvelles loix, qui sont le sublime précis  
des loix de la Physique. Là se cachent à  
nos sens les machines & les premiers res-  
sorts du théâtre mobile de l'univers.

Mais tôt ou tard ces contemplations doi-  
vent ramener le contemplateur à lui-même.

Il arrivera un moment où il se dira avec surprise, que suis-je donc moi qui me tourmente pour savoir ce que font les autres choses? Quelle est cette toile animée où la Nature vient peindre ses merveilles, & qui réagit sur ces tableaux en tant de manières différentes? Alors il descendra dans l'abîme de son être, il s'occupera de l'analyse de ses facultés, il méditera sur sa propre nature. Quelle foule de choses dans un sujet si simple? Perceptions, idées, souvenir, réflexion, goût, sentiment, raison & folie, plaisir & douleur, nous sommes tour à tour tout cela; c'est toujours nous, mais d'une infinité de façons. Par quel mécanisme, ou par quelle magie la pensée s'unit-elle à l'étendue, & la volonté au mouvement? Comment discerner ce fond de notre être qui se déguise sous tant de formes? Qu'est-il? D'où vient-il? Que va-t-il devenir? Il faut avouer que nous sommes un problème bien curieux, & bien difficile.

Enfin c'est en réfléchissant sur l'origine commune des esprits & des corps que nous nous élevons à la souveraine cause, à cet être infini, éternel, indépendant, la source des intelligences, le premier moteur de la matière. Quels sont ses attributs? En quelle relation est-il avec le monde? Que devons nous en craindre ou en espérer? Ce sont autant de questions que notre esprit, trop téméraire peut-être, a hasardé d'approfondir & de résoudre.

Mais en effet, comment cet esprit est-il parvenu jusque-là? En retournant sur ses pas, il voit qu'il a eu continuellement à lutter contre sa faiblesse. Son étroite capacité ne lui permettant ni d'embrasser ni de retenir au-delà d'un certain nombre d'idées, il ne lui resta d'autre ressource que de ranger ses idées en classes, d'attacher à chacune de ces classes un signe qui la fît reconnoître, en un mot, de créer les espèces & les genres, frères mais utiles échaffaudages

de nos connoissances. De ces abstractions, fondues en un seul corps, on a fait une science à part, qui contient les élémens, & rassemble les matériaux de toutes les sciences.

C'est par cette raison qu'elle fut nommée la science premiere, quoiqu'elle n'ait pû se former qu'après les autres. Du tems d'Aristote elle faisoit encore partie de la *Zētuméné*, ou de la science qu'on cherchoit. C'est à elle seule que les philosophes de l'Ecole donnerent le nom de Métaphysiques. Nous suivrons icy l'usage plus reçu. La Métaphysique commence là où la Physique finit: elle comprend l'Ontologie, la Cosmologie, la Psychologie, & la Théologie naturelle. Tout ce que nous allons proposer regarde ces quatre sciences. Je ne les envisagerai aujourd'hui que sous un aspect général: je tâcherai d'en fixer la valeur, tant intrinseque que relative: je parlerai de leurs avantages aussi bien que de leurs inconvéniens; & je ne

diffimulerai pas les défauts de ceux qui les cultivent.

Ce n'est point outrer l'éloge de la Métaphysique que de dire qu'elle est la plus sublime & la plus excellente de toutes les sciences. Quels sont les sujets qu'elle traite ? c'est tout ce qu'il y a de plus noble & de plus grand, tout ce qu'il y a de plus digne de nos recherches, tout ce qui nous touche de plus près; le monde des esprits, notre propre être, l'être suprême, les principes des choses, l'origine des notions. Si nous réfléchissons sur le but de toutes nos connoissances, nous verrons que la vraie étude de l'homme c'est l'homme, & que les autres ne sont estimables qu'autant qu'elles se rapportent à cette grande fin. La Psychologie nous apprend à nous connoître, ou du moins à nous chercher; & la Morale tient, d'une façon particulière, à presque toute la Métaphysique. Peut-on mieux employer ses lumières & ses talens qu'à exami-

ner sur quoi portent les devoirs qui nous attachent à Dieu, à nos semblables, à l'univers, à nous-mêmes? Etrangers chez nous, de quoi nous fert de mesurer les cieux, & de fonder les abîmes?

Mais ces connoissances elles-mêmes dépendent de la Métaphysique. Depuis Aristote jusques à Leibnitz tous les grands hommes ont reconnu qu'elle verse ses influences heureuses dans toutes les sciences, qu'elle leur fournit des principes justes, des notions directrices, des vûes saines, & la vraie méthode.

Il est un sentiment du vrai, une sagacité, qui rapproche les rapports éloignés, fait le chemin le plus court, voit la Nature en grand, & va tout d'un coup où l'assiduité & le travail ne se traînent qu'avec lenteur. Ce sens philosophique fait germer & fructifier toutes nos idées: c'est lui qui élève le physicien au-dessus du simple observateur, qui organise, pour ainsi dire, la

masse pesante de l'érudition, & qui dans tous les genres distingue l'homme de génie du savant laborieux. Ce sentiment, je l'avoue, est un don précieux de la Nature, mais qui demande à être cultivé; & ce n'est qu'en le nourrissant des premiers principes, ou de ce qu'il y a de métaphysique dans les sciences, qu'on le développe, & le fait tourner en habitude.

A quoi servent les sciences? Dans un siècle éclairé, & chez des nations civilisées cette question ne devrait jamais être faite. Cependant c'est là l'affaut éternel que l'ignorance livre au savoir; il n'est point d'homme de lettres qui ne l'ait essuyé. Le Physicien n'est guere embarrassé dans cette rencontre: il peut indiquer des usages qui se font sentir aux esprits les plus matériels & les plus stupides. La Géographie conduit le voyageur; l'Astronomie divise les tems & les saisons, la Mécanique, l'Hydrostatique, l'Optique fournissent soit aux besoins, soit

aux commodités de la vie, la Médecine guérit nos maux, & retarde l'instinct fatal de la mort. Mais la Métaphysique ne fait rien de tout cela: elle est donc, à cet égard, dans un cas extrêmement défavorable; & c'est ce qui la dégrade aux yeux du vulgaire, qui ne juge que par les yeux.

Il est une autre espèce d'hommes, qui donnent à l'esprit humain les bornes du leur: ils ne prétendent point que la science soit inutile; mais ce qu'ils ne savent pas ne peut pas être fû, ou n'est pas digne de l'être. Vous les verrez traiter de chimère & de vision toutes les recherches qui passent leur capacité, ou qui peseroient trop à leur indolence. Ils ressemblent à ces anciens Géographes qui après avoir dessiné les régions qu'ils connoissoient, écrivoient sur les bords de leurs cartes „au-de-là il n'y a plus qu'un Océan „sans fin, des déserts impénétrables, & les „monts inaccessibles de la Scythie. \* „

## A 5

\* Plut. in Theseo.

Ce qui surprend d'avantage, c'est de voir de vrais savans, absorbés dans leur genre, mépriser tous ceux qu'ils n'ont point cultivés, ou qu'ils n'ont cultivés que superficiellement. A considérer la chose sans prévention, il me semble qu'on ne sauroit déprimer une science qu'aux dépens de toutes les autres. Si elles sont inutiles, abandonnons les toutes: si elles sont utiles, n'en abandonnons aucune; & que chacun suive son goût, ou se laisse entraîner à l'ascendant de son génie. On risque de perdre l'estime publique en se la disputant: partageons la, & ne frustrons personne de la portion qui lui revient.

C'est un spectacle étrange que des philosophes qui se font la guerre sur un frivole point d'honneur. Tandis que le Métaphysicien ne voit rien au-dessus de la Métaphysique; le Physicien & le Géometre regardent ses prétentions avec mépris, & soutiennent, avec aussi peu de fondement, qu'il n'y a de

vraie science que la leur. Je ne m'arroe pas le droit de régler ce cérémonial; mais je me permettrai quelques réflexions.

Le prix de chaque Science me paroît être en raison composée du but où elle tend, & de l'espérance qu'il y a de pouvoir l'atteindre. Or, si je ne me trompe, ces deux points étant compensés l'un par l'autre, la valeur comparative de toutes les sciences humaines se réduira à une espèce d'égalité. L'une travaille sur des sujets plus importants, l'autre avec plus de facilité; celle-ci est plus sublime dans ses vûes, celle-là plus sûre dans ses opérations.

Il ne faut qu'être de bonne foi pour convenir que la Métaphysique s'attache à de plus hauts objets que les sciences naturelles. Elle pénètre dans l'intérieur des choses dont la Physique ne fait qu'entamer l'écorce. Qui ne préféreroit, si le choix étoit en son pouvoir, à la connoissance des phénomènes naturels, & des causes qui les produisent, la

connoissance de soi-même, de son origine, de sa destination? La Physique ne tire-t-elle pas son plus grand lustre du jour qu'elle répand sur la Théologie naturelle? N'est-ce pas là le lieu-commun que ses panégyristes ont le plus souvent rebattu? Mais la Physique, à cet égard, ne donne que des faits; c'est à la Métaphysique à les convertir en preuves.

On peut dire en général que chaque partie de la Physique aboutit à un terme où s'ouvre un nouveau champ pour le spéculateur; il y a même telles parties de la Physique qui ont besoin d'être rectifiées par la spéculation. Quand la doctrine des sens a passé par les mains du physicien, nous sommes encore fort éloignés de connoître les limites de nos différentes sensations: nous confondons la vûe & le toucher; & l'erreur est inévitable, si nous n'avons recours à une science plus relevée. L'Optique nous fait voir, par des lignes, & par des angles invi-

fibles, des distances, des figures, des grandeurs qui ne fauroient être l'objet de la vûe. Ce ne sont ni les Phyficiens, ni les Géometres; ce sont les Métaphyficiens qui nous ont enseigné la vraie théorie de ces choses.

Je veux que nous soyons parvenus à analyser tous les phénomènes naturels dans leurs principes les plus simples, ou les plus généraux: notre curiosité sera-t-elle satisfaite? Ne restera-t-il rien à désirer? Vous croyez toucher au premier chaînon; mais ce chaînon dépend d'une infinité d'autres, qui échappent à votre vûe. Vos loix les plus universelles ne sont peut-être que des loix très spéciales; peut-être même ne sont-elles que des exceptions. Qu'est-ce par rapport à l'immensité que ce coin du monde où nous observons? S'il y a donc une science qui reprend la chaîne où vous l'avez laissée, & qui s'efforce de la suivre jusqu'au bout; quel qu'en puisse être

le succès, on ne sauroit au-moins contester la grandeur de l'entreprise.

Non-seulement le parfait Métaphysicien posséderoit des connoissances plus utiles, plus profondes, plus curieuses que ne le feroit la Physique dans son plus haut période; il feroit parfait Physicien à son tour. Les élémens des corps seroient à découvert devant lui; il verroit, comme sous ses yeux, les phénomènes éclore de leurs principes, & les causes secondes fortir des causes premières. Il suivroit, dans ses moindres détails, le vaste plan que l'éternel Géometre a conçu & exécuté: l'univers n'auroit point de prodige pour lui, la Nature point de voile, la Physique point de mystère.

Mettons à présent dans la balance l'espoir qu'il y a de part & d'autre: pesons les progrès que l'on peut raisonnablement se promettre dans ces deux sciences: examinons pour cet effet, & sur quoi elles sont fondées, & les moyens propres à les perfectionner.

L'observation & l'expérience sont la base commune de la science des corps, & de celle des êtres immatériels: mais on ne sauroit se déguiser que le physicien n'ait icy un avantage considérable sur le spéculateur.

Les objets de la Métaphysique sont d'une subtilité, d'une finesse qui met en défaut les génies les plus pénétrants, & les plus exercés à la méditation. Tantôt ils s'échappent lors même qu'on croit les avoir fixés; tantôt ils sont obscurcis les uns par les autres; souvent il n'y a qu'un instant propre à les saisir, & cet instant manqué ne se retrouve point: rarement on est le maître de répéter ses observations; & quand on y revient, le sujet a changé. Avec une patience à toute épreuve, avec une extrême contention d'esprit, on ne surmonte pas toujours de si puissans obstacles.

„Rien ne nous est mieux connu que l'a-  
me, dit Leibnitz, parcequ'elle nous est  
intime, c'est à dire intime à elle même,  
Mais ne faut-il point à l'esprit, comme à l'œil,

une certaine distance pour appercevoir distinctement? Quelle peine ne sent-il pas à se replier sur lui-même? Ces fortes de contemplations ne sont si difficiles & si incertaines que parcequ'elles se font sur le sujet même qui contemple, parceque nous sommes, tout à la fois, les observateurs & la chose à observer. La Psychologie n'opere que par des projections artificielles; pour voir au-dedans de nous, il faut, pour ainsi dire, nous placer hors de nous: quelque acte de notre ame que nous contemplions, ce n'est jamais dans l'instant qu'il s'exécute; c'est toujours dans le passé; & après les plus grands efforts on n'est pas sûr que les objets ne se soient défigurés par des nuances imperceptibles. Il n'est point de Métaphysicien qui ne me comprenne, parcequ'il n'en est point qui ne l'ait éprouvé.

La Physique n'a aucun de ces désavantages. Les corps, les phénomènes se prêtent à nos sens presque autant de fois que nous  
le

le désirons. Ce sont ou des choses permanentes, ou des choses qui reviennent fréquemment. Nous sommes entourés d'une infinité de corps formés sur le même modèle; leurs propriétés ont quelque chose de frappant; on les manie à son aise; on marque exactement & leurs différences & leurs rapports; il ne faut qu'une attention médiocre pour éviter les méprises. Dans les phénomènes plus rares ou plus compliqués, on peut au-moins espérer de réussir par un travail opiniâtre; au-lieu que le Métaphysicien passe souvent sa vie à méditer en pure perte.

Loin de rencontrer des écueils dans les objets de ses recherches, le Physicien y trouve de nouveaux secours: non content d'interroger la Nature, il la force à répondre. Qu'on considère ce nombre prodigieux d'artifices qu'il emploie pour lui arracher ses secrets, ces instrumens qui pénètrent dans les corps, étendent la sphère des sens, les fortifient, & semblent même les

multiplier. Le Chymiste, par la vertu de ses dissolvans, & par l'action puissante du feu, divise la matiere jusqu'en ses moindres molécules. L'Anatomiste examine la structure intérieure de l'animal, creusée dans les canaux où circulent les liqueurs dispensatrices de la vie, & suit le jeu de l'organisation. Icy un petit verre nous dévoile les merveilles du Microcosme; là un Astronome dresse sa lunette contre le firmament, observe la position & la marche de ces vastes corps qui roulent dans l'immensité, voit briller de nouveaux soleils dans de nouveaux cieus, un univers inconnu semble naître à ses regards. Ce fluide qui entoure notre globe, est pesé dans le baromètre, est condensé ou raréfié dans la machine pneumatique. Un fluide infiniment plus subtil, dont tous les corps sont plus ou moins imprégnés, obéit à l'Electrification. Le Prisme décompose ces faisceaux lumineux que l'astre du jour darde jusqu'à nous, & y découvre la naissance

des différentes couleurs dont la Nature se pare. Je n'aurois jamais fait si je voulois détailler toutes les ressources de cette Science. Qu'est-ce que la Métaphysique peut y opposer? Ce n'est que par des spéculations qu'elle s'aide dans ses spéculations.

Les secours-même qu'elle partage avec la Physique, ne font pour elle ni aussi sûrs ni aussi étendus. Je ne décide point, si le monde immatériel est plus ou moins varié que celui des corps; mais ce que personne n'ignore, c'est que ce dernier offre des analogies plus faillantes & mieux caractérisées. De-là vient que les classes y sont plus exactement distribuées, & les inductions moins sujettes à l'erreur.

Enfin, c'est sur-tout dans les sciences auxiliaires que la Physique triomphe: on sent que je veux parler de tout ce qui est compris sous le nom général de Mathématiques.

Les Mathématiques sont la science de la Quantité, tant continue que discrete, scien-

---

ce idéale & qui ne roule que sur des abstractions. Les Mathématiques ne font qu'une branche de l'Ontologie, elles ne font, à proprement parler, que la Métaphysique de la Quantité.

Mais cette branche s'est si fort éloignée du tronc qu'elle en paraît séparée. Le Métaphysicien se contente de voir comment les notions d'étendue, de figure, & de nombre se forment dans notre esprit; le Géomètre en suit les propriétés & les rapports. C'est ainsi qu'il tire du sein de la Métaphysique une science qui devient la rivale de la Métaphysique, & qui l'éclipse par la vive lumière dont elle rayonne de tout côté.

L'évidence mathématique résulte de la précision & de l'exacte détermination des idées: chacune de ces idées a ses propres traits, qui ne se mêlent jamais avec les traits des autres: tout est bien distingué, & une Logique rigoureuse lie toujours les

prémiffes avec la conclusion. Mais d'où vient cette éminente prérogative? N'est-ce pas principalement de ce que toutes les notions géométriques, représentables par des caractères, peuvent être peintes aux yeux & à l'imagination? Par là chaque pas du Mathématicien est affuré; ce font autant de signaux qui le guident, par une route toujours sûre, à travers le vaste champ de fes combinaifons. La Géométrie & l'Analyfe font deux langues dans lesquelles on peut traduire toutes les conceptions abstraites qui concernent la Quantité, & qui de plus ont l'avantage de pouvoir être traduites l'une dans l'autre. Ces langues n'ont point de fynonime, point d'exprefion vague, aucun des défauts de celles que nous parlons. Si le Mathématicien étoit borné à des conceptions purement intellectuelles, fa science feroit encore à naître. Pourquoi a-t-elle plus de clarté, plus d'évidence que le refte de l'Ontologie? C'est précifément parce-

qu'elle est moins abstraite, ou parceque ses abstractions prennent une forme que l'on peut toucher, voir, imaginer.

Mais on se vante d'avoir des démonstrations en Métaphysique: il y a des philosophes qui vont jusqu'à prétendre que toute la Métaphysique est démontrée, comme le sont les Elémens d'Euclide. Distinguons. La Métaphysique renferme trois sciences analogues à la Physique, & que l'on pourroit nommer la Physique des êtres immatériels: elle en renferme une quatrième analogue aux Mathématiques & dont nous avons vu que les Mathématiques sont une portion détachée. Dans les Sciences naturelles on démontre quelque-fois d'après des hypothèses; mais ces hypothèses, quand elles auroient le plus haut degré de vraisemblance, ne sont point susceptibles de démonstration. Il en est de même des trois sciences transcendantes qui répondent à la Physique: elles ne sauroient être démontra-

bles à la rigueur, parceque la nature des  
sujets y répugne.

Mais au-moins, dira-t-on, l'évidence de  
l'Ontologie peut faire face à l'évidence  
Géométrique. Cela n'est point impossible,  
& cela se pourra en effet lorsque cette Sci-  
ence sera poussée aussi loin que celle des  
Quantités, lorsqu'elle aura trouvé le moyen  
de démêler & de fixer, avec précision,  
nos idées; ou lorsqu'elle aura inventé cette  
Caractéristique universelle qui est en Méta-  
physique ce qu'en Chymie est le grand-œuvre.  
Alors non-seulement elle marchera de pair  
avec l'altière Géométrie; la Géométrie bai-  
sfera son compas devant elle, & re-  
spectera en elle la Reine des sciences.  
Mais en sommes-nous là? & peut-on s'a-  
veugler au point de le croire?

Je demande, non aux démonstrateurs  
yvres de leurs systèmes, mais à tous ceux  
qui les lisent de sang froid, si cette lec-  
ture produit en eux la même conviction

que celle d'un livre de Géométrie ou d'Algebre. Si vous démontrez comme un Euclide, d'où vient que vous ne me convainquez pas comme un Euclide? En Mathématiques il n'y a qu'une secte, ou plutôt il n'y en a point; mais qui compteroit les sectes & les systêmes philosophiques que la nuit de l'oubli a déjà engloûtis? & combien n'en voyons nous pas encore qui subissent, ou qui sont prêts à subir la même destinée?

Cette affectation de la méthode géométrique a fait un tort infini aux sciences spéculatives: elle a souvent répandu du ridicule sur les vérités les plus respectables. Et en effet un grand nombre de ces preuves démonstratives, ne tirant leur force que du prestige des définitions, ne démontrent que l'orgueilleuse foiblesse de l'entendement humain. On rendroit un service essentiel à la Raïson, si l'on pouvoit guérir les philosophes de cette maladie, en leur persuadant qu'il y a infiniment plus de science à savoir ignorer

ce qu'on ignore qu'à favoir le démontrer. Quel est le vrai sage? Cette question a été décidée sur le trépied de Delphes, & jamais oracle plus sûr n'est sorti de la bouche d'Apollon.

Je crois avoir donné, dans cette discussion des preuves de mon impartialité. Mais, après tout, si la Métaphysique a ses côtés obscurs; les autres sciences n'ont-elles pas les leurs? La Physique, en rassemblant autour d'elle tout son appareil, peut elle se vanter d'avoir deviné toutes les énigmes de la Nature? A-t-elle éclairci tous les doutes, expliqué tous les phénomènes? Connoissons-nous, avec une entière certitude, les causes du ressort, de la force magnétique, de la lumière, de l'électricité, de la génération des animaux, le subtil mécanisme des corps organisés, le grand mécanisme de l'univers? En parcourant l'histoire de cette science, on trouve par-tout des hypothèses détruites par des hypothèses, & souvent

des erreurs modernes substituées aux erreurs anciennes. La Géométrie même, qui lui prête son fecourable flambeau, la Géométrie dont les progrès ont été si prodigieusement accélérés depuis un siecle, est encore environnée de hauteurs où elle ne fauroit atteindre.

On peut faire icy une remarque très curieuse. Si nous recherchons pourquoi il y a si peu de clarté dans la Métaphysique, il se trouvera que c'est, en grande partie, parcequ'elle remonte aux principes des autres sciences, & que ces principes ne sont pas clairs. Le Géometre & le Phyficien, en passant sur les premieres notions, se mettent d'abord au large, & laissent le doute & l'obscurité derriere eux. Le premier suppose des points, des lignes, des surfaces, des unités : le second prend les corps pour des êtres étendus, impénétrables, divisibles à l'infini ; il parle d'espace, de durée, d'action, de cause, d'effet, de force, de mouvement. Si l'on met ces

idées au creufet de la Spéculation, on les trouve remplies de difficultés; mais c'est de quoi ils ne s'embarrassent pas. Pouffez les, de proposition en proposition, jusques aux confins de leurs Sciences: ils feront obligés d'en demeurer là, ou de se fauver dans les bras de la Métaphyfique.

Tant que la Géométrie se foutient sur ses propres ailes, c'est une aigle audacieuse, qui plane dans le haut des airs, le regard toujours fixé vers le Soleil de l'Evidence. Mais voyez la dans ces problêmes mixtes où gênée par des matieres hétérogenes, elle n'est pas entierement à elle-même. Les loix du mouvement font-elles contingentes ou nécessaires? Est-ce la masse multipliée par la vitesse, ou par le quarré de la vitesse, qui mesure la force motrice? Est-ce la même somme de mouvement, ou la même somme de force vive qui se conserve inaltérable? ou n'est-ce ni l'une ni l'autre? Les plus célèbres Géometres disputent sur ces

points : ils ne font pas plus d'accord fur les principes métaphyſiques de cet admirable calcul qui a l'Infini pour objet, quoiqu'ils le ſoient dans les conféquences. En un mot, tous ces grands eſprits, dont les noms ſeuls font des éloges, les Newton et les Leibnitz, les Bernoulli & les Euler, dès qu'ils font des excuſſions dans les Sciences ſpéculatives, ne voyent pas plus clair que nous: le compas leur tombe des mains, le flambeau d'Uranie ceſſe d'éclairer leur marche; ils ſont réduits, comme nous, à chercher la vérité en tâtonnant, ou à la ſuivre à la lueur d'un foible crépuſcule. „Les extrémités des Sciences, dit Montagne, tombent dans l'éblouiſſement.“

Mais n'y a-t-il donc qu'obſcurités dans la Métaphyſique? Elle a, ſans doute, ſes faces lumineuſes; il ne s'agit que de les diſtinguer de celles qui ne le font pas, et de celles qui renvoient un faux jour. Chaque ſcience a ſon genre de clarté: la Métaphyſique,

qui contient éminemment toutes les sciences, en a de tous les genres. C'est un travers de la croire toute démontrable; c'en est un autre de la croire toute incompatible avec l'évidence géométrique; c'en est un plus grand de s'imaginer qu'il n'y a point de certitude sans démonstration. Le vrai philosophe discerne les différens degrés de cette lumière qui brille dans les ténèbres de la Métaphysique; il en recueille les rayons épars, il tâche de la répandre, et de dissiper une partie du brouillard qui en occupe les bords.

Veut-on juger du mérite des sciences d'après la réputation de ceux qui y ont excellé? Tournons les yeux vers ces illustres Métaphysiciens, nos avant-coureurs, & nos modèles. Leurs noms sont placés, dans le temple de la Renommée, parmi les noms les plus distingués. Tous les âges répètent celui d'Aristote: la gloire du maître jette

un éclat aussi vif que celui du disciple; l'un s'occupe à dompter le monde, l'autre à l'instruire et à le corriger. Voyez le courageux Des-Cartes, terrassant les erreurs, refondant nos opinions, & donnant, pour ainsi dire, un nouvel être à nos connoissances. Si l'Angleterre s'enorgueillit du Mausolée où repose, parmi les rois & les héros, ce grand homme qui devina le plan du suprême architecte; elle ne se glorifie pas moins de cet excellent philosophe qui développa les premiers ressorts de l'intelligence humaine, & fut le sage précepteur des nations. Par qui notre Académie fut-elle formée? Par ce vaste, profond, & sublime esprit, qui étoit en effet ce qu'il prétend que sont tous les esprits, une concentration, un miroir vivant de l'univers. Son successeur dans cette même Académie, où il étoit si digne de le remplacer, n'a pas cueilli dans les champs de la Métaphysique des lauriers moins beaux

que ceux qu'il rapporta des froides & stériles régions du Nord.

Il n'est aucun de ces hommes célèbres qui n'ait vaincu des préjugés, établi des vérités utiles, ouvert de nouvelles routes, ou aplani les anciennes. Plusieurs d'entr'eux ont imaginé de brillantes hypothèses, qui ne cedent en rien à celles que la Physique nous étale. Le livre des Méditations, la Recherche de la vérité, l'Essai sur l'entendement humain, les divers ouvrages philosophiques de Leibnitz sont remplis des plus ingénieuses découvertes, non de découvertes amenées par le hazard, mais puisées dans la profondeur du génie.

Après les philosophes du premier rang paroissent, avec honneur, ceux qui nourris de leurs leçons, animés par leur exemple, ont commenté, affermi, appliqué, étendu leurs doctrines, & ceux qui avec une noble audace ont osé s'en écarter, & se frayer des sentiers jusque-là inconnus. Par cette fermentation des esprits,

les découvertes se font accumulées, les vérités se font enchaînées les unes aux autres, la masse de lumiere s'est accrûe, le jour a pénétré dans les régions sombres de la Métaphysique, & si la raison humaine n'a pû tout éclaircir, elle a du moins appris à connoître sa portée & ses limites.

C'est ainsi que Platon sortit de l'école de Socrate, qu'Aristote peupla de sa Secte la Grece, l'Italie, & l'Europe entiere, que Malebranche marcha sur les traces de Descartes, & Wolff sur celles de Leibnitz. C'est ainsi que Locke donna le ton à la philosophie Angloise, qui semble être devenue la philosophie de l'Europe. Il posa le premier ces fondemens solides sur lesquels on a bâti depuis tant de théories diverses, mais dont la diversité a le mérite de nous présenter les matieres abstraites sous tous les points de vûe dont elles sont susceptibles. C'est en partant des principes mêmes de Locke que l'Evêque de Cloyne,

Cloyne, ce hardi destructeur des corps & de la Matière, déploya cette force de raisonnement qui étonne ceux-même qu'elle ne persuade pas. C'est encore à ces principes que notre siècle doit une connoissance plus exacte de l'homme, l'anatomie de ses facultés, tant de beaux ouvrages où tous les actes de l'ame sont réduits à un seul acte, ces Pygmalions nouveaux qui ont dressé des statues à la Métaphysique, en animant la statue humaine.

Où est la science que la Métaphysique n'ait enrichie & fertilisée? car ce n'est pas seulement sur ses propres progrès qu'il faut la juger; il est juste de lui tenir compte de cet esprit philosophique qu'elle a répandu dans toutes les recherches de l'esprit humain, dans la Littérature, dans la Morale, dans la Politique, & jusques dans la vie commune. Si ce siècle est moins superstitieux, plus éclairé, plus philosophe que les siècles

précédens; c'est à elle principalement qu'on en est redevable.

Et que fait-on ce qu'elle pourra devenir un jour? Si pendant des siècles entiers elle a fait peu de chemin, c'est que la tâche est bien grande, & les obstacles sans nombre. Elle nous est parvenue hérissée de ronces & d'épines: il a fallu la tirer de la fange de ces tems malheureux où le jargon le plus absurde tenoit lieu de science, où l'on expliquoit le langage de l'Écriture même par le langage des Sophistes, où soutenues par le pouvoir ecclésiastique, l'ignorance & la superstition, fille de l'ignorance, dominoient sur l'esprit crédule des peuples. Que ne souffrit point Des-Cartes, lorsqu'il osa lever la bannière contre le fantôme de l'École? C'est dans ce triste état que les sciences spéculatives sont arrivées jusqu'à nous. Mais un nouveau jour s'est levé sur elles: la Théologie moderne est moins impérieuse, parcequ'elle est plus pure: la Métaphysique

jouit d'une pleine liberté sous des Souverains qui la protegent, & dans des Sociétés savantes qui se font ouvertes pour la recevoir. Il y auroit bien du malheur si elle ne profitoit pas de la réunion de tant de conjonctures qui la favorisent.

Le dirai-je ? Si cette science n'a pas encore tous les succès qu'elle pourroit avoir ; si elle n'est pas considérée, comme elle devroit l'être ; s'il reste contre elle des impressions fâcheuses ; ce n'est pas à elle qu'il s'en faut prendre, c'est plutôt à ceux qui la cultivent.

N'est-il pas singulier que des études qui semblent toutes faites pour humilier l'esprit humain, lui inspirent de la suffisance, de l'orgueil, de la dureté ? Si le sentiment de notre perfection peut nous enfler, le sentiment contraire, que l'étude réfléchie des premiers élémens de nos connoissances fait naître sans cesse, ne devoit-il pas abattre les fumées de l'amour propre, & nous rendre mo-

destes? Quel est donc le vice caché qui étouffe ce salutaire fruit de la Philosophie? Quel est ce germe corrompu & corrupteur qui infecte l'esprit du Métaphysicien au point de lui faire prendre sa foiblesse pour de la force, son ignorance pour du savoir, ses ténèbres pour de la lumière?

En initiant les jeunes gens dans les spéculations métaphysiques, on commence par les jeter dans un système. Cette méthode, si l'on n'en use avec beaucoup de prudence, peut entraîner les suites les plus pernicieuses. Dans un certain âge, l'esprit se prend à tous les points d'appui qu'on lui présente, & qui dès lors, en soulageant sa paresse, fixent sa vue, captivent son jugement, rétrécissent sa conception. Lorsqu'une fois il a pris son pli, ses pensées, pour ainsi dire, ne fau- roient plus couler que dans le même sens: il a perdu sa liberté, il a quitté les sentiers de la Nature, il est devenu roide, opiniâtre, hautain. Bientôt, identifié avec ses dog-

mes, ce fier esclave appesantira ses chaînes sur tous les hommes libres, qui refuseront d'être esclaves comme lui.

Un jeune homme qui vient de faire son cours, & qui a transporté sur ses cahiers les opinions de son maître, croit posséder la sagesse universelle. Ce n'est que d'après ces feuilles de la Sibylle qu'il juge du vrai & du faux: les sentimens des autres philosophes ne lui sont connus que par d'infidèles rapports: il a appris à mépriser les plus grands hommes, avant d'être digne de les lire. Devenu maître à son tour, il devient, à son tour, le fléau de la Raïson. C'est ainsi que le mal se perpétue; & voilà pourquoi il y a tant de Docteurs, & si peu de philosophes.

Il y a peut-être trop de témérité à l'homme à fabriquer des systèmes. Atomes dans l'immense cité de l'univers, notre sphaere n'est qu'un point; & nous voulons tout soumettre à l'empire de nos notions. Je con-

nois cependant le respect dû aux génies créateurs qui ont proposé ces grandes vûes, & compasfé ces vastes plans. Quand leurs systêmes ne feroient que de belles tentatives, ils mériteroient, à ce seul titre, toute notre admiration. Ces grands hommes en ont, sans doute, connu le fort & le foible; ce sont des hommes médiocres qui leur ont attribué une infaillibilité où ils ne prétendoient pas. Si dans le champ de la Philosophie on voit, de loin à loin, quelques cedres majestueusement élevés; combien n'y trouve-t-on point de plantes parasites, qui n'ayant pas de quoi végéter par elles-mêmes, se nourrissent d'une sève étrangere. Quelque-fois des hommes illustres ont laissé tomber un rayon propice sur leurs disciples & leurs commentateurs: de-là cet empressement à s'envelopper dans leur réputation: de-là tant de corps opaques qui tournent autour de ces grands astres, pour en être illuminés.

La Métaphysique, cette science qui semble prêter si peu à l'imagination, est peut-être de toutes les sciences la plus fertile en enthousiastes. Quels hommages les anciens philosophes ne rendirent-ils point à leurs chefs? Des statues, des trônes, & des autels leur paroissent trop peu de chose pour les récompenser. Sous le regne de l'École il suffisoit d'avoir inventé un sophisme pour s'entendre appeler Docteur invincible, sublime, angélique, source de vie, lumière du monde. Ce n'est que depuis peu que cet enthousiasme commence à passer: nous avons vû encore des chefs de secte, semblables à des rois puissans entourés d'un peuple d'adorateurs. Il devient, à la vérité, de jour en jour plus difficile de monter à ce haut rang. Les premières places sont prises: il ne reste qu'à aspirer aux places subalternes; & icy l'on étouffe dans la foule des prétendans.

Ce zele pour des opinions, & pour des autorités, que l'éducation systématique in-

spire, rempli, pour l'ordinaire, l'esprit de fiel, & d'aigreur, & allume le tison de la Discorde. Comment un homme qui toute sa vie n'a fait que démontrer, et qui n'a jamais douté de rien, souffrira-t-il qu'on le contredise, ou que l'on doute de ses assertions? Quelque système que vous embrassiez, vous avez pour ennemis tous ceux qui suivent d'autres étendards; & si vous n'en embrassez aucun, les forces réunies de tous les systèmes vont fondre sur vous. Où sommes-nous? Dans une république de Sages, dont les lettres épurent & adoucissent les mœurs? ou dans une anarchie de sauvages, dans un état de guerre de tous contre tous? Je ne reconnois plus ces Divinités assemblées pour peser la Nature & les destins; je ne vois que ces Dieux soldats qui pélemêle avec les hommes se battent autour des murs de Troye. Le nom sacré de la Vérité est, dans leur bouche profane, le signal

du combat; les invectives font les armes des combattans.

N'est-ce pas une chose déplorable que ce qui devrait réunir les hommes soit précisément ce qui en fait d'irréconciliables ennemis? Les sciences en font une preuve, la Religion en est une autre, & je le dis à regret, elles font comprises toutes deux dans le seul mot de Métaphysique.

Toutes les disputes de Religion ont été, à proprement parler, des disputes de Métaphysique, & les Métaphysiciens scholastiques font la cause principale de tous les maux que cette fille du Ciel a occasionnés sur la terre. Pourquoi ces Conciles, ces guerres, ces persécutions, ces fleuves de sang qui ont coulé dans le monde Chrétien? Ce n'étoit assurément pas pour établir la morale de l'Evangile, cette morale qui nous ordonne d'aimer jusqu'à nos ennemis. Quels furent donc les sujets de ces fameuses querelles? L'essence divine, les Décrets éternels, la nature du corps & celle

de l'ame, la personnalité, l'état après la mort. Et qu'est-ce là autre chose que de la Métaphysique? C'est pour de pareilles questions que les princes & les peuples, échauffés par des docteurs à systèmes, ont exposé leur sceptres, leur fortune, & leur vie; questions où souvent ni les princes, ni les peuples, ni les docteurs ne comprenoient rien.

S'en fallut-il beaucoup, dans le douzieme siecle, que pour un sujet bien moins intéressant on ne vît les mêmes scenes? On avoit déjà substitué les voyes de fait aux argumens: des gladiateurs métaphysiciens étoient descendus dans l'arene: Louis XI. avoit pris part à ces démêlés. Un grain de fanatisme de plus, & la mémorable dispute sur les *Universaux* mettoit l'Europe en combustion.

Si aujourd'hui le vernis des bienfécances farde les passions, et déguise les inimitiés; ce n'est pas que bien de prétendus philosophes de nos jours ne vissent avec plaisir la

terre armée pour défendre les songes creux qu'ils ont enfantés dans la poussière de leur cabinet. Il est des occasions où l'on voit assez quel esprit les anime, & à quels excès ils se porteroient, si la sagesse du Législateur n'avoit pris soin de réprimer leurs faillies, ou de les confiner entre les murs des écoles.

N'en doutons point, l'étude de la Métaphysique, mal dirigée, peut se convertir en poison. Ce n'est pas assez qu'elle nous remplisse de préjugés savans, pires que les préjugés populaires; elle ajoute les vices du cœur aux erreurs de l'esprit. Mais le vrai philosophe évite ces écueils. Il vogue tranquillement sur cette mer orageuse. Il voit, d'un œil indifférent, naître & mourir les opinions. Il prend le vrai & le bon partout où il le trouve; les grands noms, les partis puissans ne lui imposent jamais au point de lui faire digérer le faux & le chimérique.

Toujours libre, toujours maître de lui-même, humain, équitable, ami de la paix & de la vertu, les Sciences transcendantes embellissent son caractère, au-lieu de le corrompre. Dans cette parfaite égalité d'âme qui fait la récompense & le triomphe du Sage, il goûte, tour à tour, les douceurs de la vie sociale, & les agrémens de la vie contemplative.

C'est de ces agrémens qu'il me reste à parler. On les croit incompatibles avec des études aussi sèches, & c'est un des grands préjugés contre la Métaphysique. Une science aussi mélancolique, dit-on, n'est point faite pour ce siècle. Il faut abandonner ces arides & arides spéculations aux esprits noirs & atrabilaires, qui fuient la Société, abhorrent les plaisirs de la vie, & ne trouvent de la satisfaction qu'à se concentrer en eux-mêmes, & à vivre de leur propre substance.

Je crains presque d'abaisser la dignité de la Métaphysique, en entreprenant de la dis-

culper de ce reproche. Qu'importe qu'elle soit dénuée d'attraits; pourvû qu'elle soit solide, utile, digne d'occuper une ame raisonnable? Elle ne flatte ni les sens, ni l'imagination. Mais l'homme n'est-il donc fait que pour sentir & pour imaginer?

Et qu'est-ce après tout que ce Beau dont le siecle est idolâtre? Ce ne sont, pour la plupart, que des ornemens faux & recherchés, que la vraie science dédaigne, que souvent on n'achete qu'aux dépens de la justesse, de la précision, de la vérité même, & qui toujours font perdre en profondeur plus qu'on ne gagne en surface. Ce n'est pas assurément par cette voye que se font acquises les réputations illustres. Ces éclairs dont le vulgaire est ébloui ne sont faits que pour briller & disparoitre: la durée de ces frivolités est attachée au ton éphémere qui les met en vogue. Les grands noms passent par-dessus ces futiles écrivains, & vont triomphans à la postérité.

Quand la Métaphysique ne feroit pas susceptible d'agrémens apprêtés, s'enfuivroit-il qu'il n'y en eût point à la cultiver? L'exercice de nos facultés, l'essai des forces de notre esprit, la découverte de la vérité, ne font-ce donc pas là des plaisirs? C'en font, & de très solides sans doute; mais incorporés, pour ainsi parler, dans la Science, on ne les en tire que par l'application & le travail. Placés, comme la Vertu, sur le sommet d'une montagne escarpée, ce n'est qu'à force de fatigue qu'on en obtient la jouissance.

Voyons cependant si les Sciences spéculatives n'offrent point de plaisirs qui se rapprochent d'avantage de la portée commune. Cette diversité même de sentimens, ce flux & reflux d'opinions, inconvéniens à certains égards, ne forment-ils pas, à d'autres égards, un spectacle des plus agréables? Ces dogmes, ces hypothèses, ces théories différentes, en passant successivement sous

nos yeux, nous surprennent par leur nouveauté, nous amusent par leur contraste, nous piquent par leur singularité. C'est une vaste galerie, qui s'étend d'Orient en Occident, du Midi au Septentrion. Tantôt notre esprit se plaît à suivre l'ordonnance de ses tableaux, tantôt il aime à s'égarer dans leur variété. Et que pourroit-il y avoir pour lui de plus intéressant? C'est sa propre histoire; c'est le fidelle miroir où il peut contempler sa petitesse & sa grandeur, son élévation & ses chûtes.

Mais enfin, la Métaphysique a vû, plus d'une fois, ses déserts, cultivés par d'habiles mains, se transformer en de riantes contrées. Athenes & Rome nous ont laissé dans ce genre, comme dans tous les autres, des modeles applaudis, & ces modeles ont trouvé des imitateurs. Dans la grande abondance des exemples, je n'en choisirai que quelques-uns des plus frappans.

Le dialecte le plus gracieux de la plus belle des langues déploye toute son élégance dans les écrits de Platon. Son style est plutôt d'un poëte que d'un philosophe. C'est véritablement l'abeille Attique, & le miel qu'elle distille est extrait de l'élite des fleurs qui croissent sur l'Hélicon.

Toutes les Muses semblent inspirer le chantre d'Epicure. Son style pompeux, le charme de ses vers lui font presque pardonner le faux de ses raisonnemens. Quelle force, quelle noblesse dans sa diction, quel sel dans ses ironies, quelle vérité, quel coloris dans ses peintures! On revoit toujours avec un nouveau plaisir ces admirables morceaux qu'il entrelace, avec tant d'art, dans la philosophie du Vuide & des Atomes. Icy c'est la mere d'Enée qui répand la fécondité dans le sein des élémens. Là c'est l'apothéose de ce fameux mortel qui arracha le trident à Neptune, & la foudre à Jupiter. Plus loin c'est la vie bienheureu-

heureuse des oisifs habitans de l'Olympe. Des descriptions magnifiques, des réflexions ingénieuses, des beautés de toute espèce fortent, à la voix de cet enchanteur, d'un fond qui paroît si ingrat.

Après avoir vû l'Orateur Romain protéger le citoyen, foudroyer les Catilina & les Antoine, on aime à le retrouver dans les campagnes fortunées de Cume & de Tuscule, qui se changent, tour à tour, en Lycée, en Portique, en Académie, & dans les jardins de Garguette. Dans le Sénat, à la Tribune, Cicéron est un torrent impétueux, qui entraîne tout dans sa course rapide; icy c'est un doux ruisseau, qui roule, dans ses ondes paisibles, l'or le plus pur de la docte Antiquité. Tantôt il se promène par toutes les sectes, en saisit l'esprit, & n'en épouse aucune: tantôt il parle au cœur, rend la vertu aimable, rajeunit la vieillesse, divinise l'amitié. Les soucis rongeurs viennent-ils troubler ses méditations?

D

Lui échappe-t-il quelque soupir pour son ingrante patrie? Un songe sublime le transporte dans cette république céleste où le grand Scipion, & tous les Demi-dieux de Rome entendent l'harmonie des Spheres, & contemplant, dans l'ordre immuable des choses, la sagesse de l'esprit universel.

Dans les ouvrages de Sénèque le philosophe, l'orateur, le courtisan se disputent la palme. Il est vrai que son style, hérissé de pointes & d'antitheses, se ressent déjà de la corruption du goût, & de la décadence des Lettres. Mais ces fautes ne sont-elles pas ce que l'on nomme de l'esprit?

Je passe sur plusieurs anciens qui mériteroient d'être cités avec distinction, sur les Plines, sur Plutarque, Lucien, Sextus, Maxime de Tyr, Marc-Aurele, sur les philosophes de l'école Eclectique, sur tous ces Métaphysiciens lettrés que l'Eglise a nourris dans son sein, & qui ne dédaignèrent pas de mêler l'érudition profane, les fictions

même du paganisme, à tout ce que la Philosophie a de plus profond, la Religion de plus vénérable.

Si de-là nous nous transportons à la renaissance des Lettres, qui précéda de beaucoup la naissance de la vraie Philosophie, nous verrons que cette dernière, avant même d'être sortie du berceau, enfanta déjà de très beaux écrivains, & dont la lecture est délicieuse pour les agréments du style autant que pour le fond des choses. Je n'en veux pour preuve qu'Erasme & Bacon, qui ont tous deux préparé la grande révolution de l'esprit humain, l'un en aiguisant les traits de la Satyre contre la barbare Ecole, l'autre en faisant briller l'aurore de toutes les sciences au milieu de la nuit qui les couvroit. Noms à jamais révéérés & chéris, Hercules Libérateurs, que ne leur doivent point la Raïson, dont ils ont vangé les droits, les Sciences, qu'ils commencerent à épurer & à amoblir,

le genre humain qui jouit de leurs bienfaits!

A mesure que j'approche de nos tems, quel beau spectacle se présente à ma vûe! Je vois par-tout les nourrissons de la Philosophie s'abreuver dans les eaux d'Hippocrène, & les nourrissons des Muses puiser leurs regles dans les Sciences abstraites, l'érudition aflaisonnée de l'esprit philosophique, les spéculations parées par les mains des Graces. Parcourrai-je la liste de tous ces Spéculateurs aimables, & de tous ces beaux-esprits philosophes dont les uns illustrent le siècle passé, & les autres font la gloire & les délices du nôtre? Peindrai-je l'éloquente subtilité de Huet, le brillant enthousiasme de Malebranche, le séduisant Pyrrhonisme de Bayle, l'énergie & le feu du Lord Shaftesbury, soit qu'il se perde avec Platon dans les nues, soit que monté sur le ton ironique il essaye la Vérité à l'épreuve du Ridicule? Parlerai-je du poëme

métaphysique de Pope, ou de l'immortelle Théodicée, ou de tant de chef-d'œuvres de nos philosophes modernes, trop connus & trop admirés pour avoir besoin de mes louanges? Que de grands noms la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne ne me fourniroient-elles pas? J'y apperçois de nouveaux Platons, des Cicérons, des Lucreces, des Plines. C'est à notre siècle que la postérité devra l'édifice immense de l'Encyclopédie; ouvrage vraiment métaphysique, parceque toutes les connoissances humaines y sont ramenées à leurs premiers principes; ouvrage élégant, parcequ'il a cette élégance, cette noble & décente parure qui seule lui convient.

J'aurois pû, sans sortir du lieu où j'ai l'honneur de parler, trouver des preuves vivantes de tout ce que j'ai dit à l'avantage de la Métaphysique. C'est par vos soins, Messieurs, qu'elle poussera ses rameaux féconds dans l'avenir. Pour achever son

éloge, je n'aurois qu'à la montrer dans ce sanctuaire des Muses, placée au foyer commun des Sciences & des Lettres, échauffée par cette lumière bienfaisante qui environne le trône de FE'DE'RIC. Quels sont les succès où nous ne puissions aspirer sous de si glorieux auspices? Son regne n'est-il pas fait pour élever tous les esprits, & pour porter tout à la perfection?



No 483.

S 8

000





DISCOURS  
SUR  
LA MÉTAPHYSIQUE

PAR MR MERIAN

lû dans l'Assemblée publique de l'Académie  
Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse  
du 6. Juin 1765.

